

Les Laboureurs

Ne méprisons jamais le sol qui nous vit naître,
Ni l'homme dont les bras pour notre seul bien-être
S'usent à force de labeurs,
Ni ses robustes fils ployés sur leurs faucilles,
Ni son modeste toit, ni le chant de ses filles,
Qui reviennent le soir avec les travailleurs.

Ils moissonnent pour nous, et les fruits de leurs peines,
Blonds épis, doux trésors des jaunissantes plaines,
Blanches et soyeuses toisons,
Larges troupeaux chassés de leurs oasis vertes,
Toutes ces choses-là par eux nous sont offertes,
Et c'est avec leur or que nous les leur payons.



Notre avenir est là ! nos champs gardent le germe
D'hommes propres à tout, au cœur changeant ou ferme,
Prenant un bon ou mauvais pli ;
Dirigeons vers le bien leur mâle intelligence,
Instruisons-les : savoir, c'est narguer l'indigence,
Et peut-être sauver un peuple de l'oubli.
Il n'est que ce moyen d'atteindre un long bien-être,
D'attacher à ce sol fécond qui les vit naître,
Les hommes aimant les labeurs ;
De voir leurs nombreux fils ployés sur leurs faucilles,
Et d'entendre, le soir, le doux chant de leurs filles
Se mêler à celui des rudes travailleurs.

JOSEPH LENOIR.